

ANNALES
DU
GROUPE NUMISMATIQUE
DE
PROVENCE



VIII
AIX-EN-PROVENCE
1993

LES VICTOIRES D'ALEXANDRE LE GRAND

Le titre de notre sujet pourrait aussi bien être "Commentaire historique et numismatique à partir du statère d'or d'Alexandre III". Remontons à la source du sujet qui nous occupe. À l'avers de la monnaie, une tête d'Athéna coiffée du casque corinthien; au revers, une Victoire tenant une couronne et la stylis, avec la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tels sont les éléments descriptifs de cette monnaie que vous trouverez aisément tant sur les ouvrages spécialisés que sur les catalogues de vente des maisons sérieuses. De ces six éléments (légende, stylis, couronne, Victoire, casque corinthien, Athéna), dont aucun n'est dû au hasard, commençons par étudier le nom du monarque émetteur: Alexandre III de Macédoine, stratège des Hellènes, dit ALEXANDRE LE GRAND.

Sans quitter la monnaie des yeux, faisons un bond dans le temps et imaginons-nous au IV^e siècle avant notre ère quelque part en Macédoine, cette contrée sauvage, mais riche et fertile que les purs Hellènes qualifiaient de barbare. En ces temps-là, alors que l'Étrurie et le Latium viennent d'être ravagés par les Gaulois cisalpins, alors que Rome étend sa domination sur le Latium, alors que les guerres ruinent l'une après l'autre les puissantes métropoles du monde hellénique, alors que Démosthène essaie de mettre en garde ses concitoyens dans ses *Philippiques*, il est une étoile qui monte inexorablement vers le firmament de l'Histoire, qui va briller comme nulle autre ne l'avait fait auparavant: la Macédoine. La Macédoine, qui s'étend au nord de la Thessalie, est un pays riche, bien arrosé, dont le sol est assez fertile pour nourrir sa population, composée surtout de paysans, particularité qui s'opposait au reste du monde grec.

Mais cette Macédoine était une terre barbare, ses habitants ne parlaient pas grec. Aussi étaient-ils méprisés par les purs Hellènes. Et pourtant, dans cette seconde moitié du IV^e siècle, les Macédoniens, ces Romains de la Grèce, vont donner aux Grecs une terrible leçon. Fermement organisés autour de leur royauté héréditaire et de leur noblesse, ils n'attendaient qu'une occasion de rendre à leurs voisins le mépris dont ceux-ci les accablaient.

Lorsque Philippe II monte sur le trône en 360, c'est un homme cultivé (otage à Thèbes dans sa jeunesse) qui allie le sens de l'opportunité à de rares qualités physiques. Son premier soin va être d'organiser une armée puissante dont la phalange était la colonne vertébrale. Sur 16 rangs de profondeur, les fantassins s'avançaient armés de la sarisse, longue pique que les six premiers rangs tenaient presque à l'horizontale, les autres verticale. Des troupes légères et de la cavalerie complétaient le dispositif.

Absorbés par leurs luttes intestines et fratricides, les Grecs, malgré les appels désespérés de Démosthène, ne virent pas le danger et l'union sacrée formée en catastrophe ne put que sauver l'honneur: le premier septembre 338 Philippe II anéantit l'indépendance grecque à Chéronée.

Toutes les cités durent adhérer à une ligue des cités panhellénique dirigée par la Macédoine: la "ligue de Corinthe". C'est là que fut signée la paix générale à l'automne 337. Tous les états membres devaient un contingent à l'armée fédérale commandée par Philippe, Philippe dont un fils de 20 ans Alexandre III allait parachever l'œuvre en lançant le monde grec à la conquête de l'Orient.

À la mort de son père en 336, ce jeune homme de 20 ans sut s'imposer à tous, devançant les intrigues par une action foudroyante. Et pourtant le plus grand conquérant que le monde eût jamais connu était aussi un fin lettré initié à la philosophie et à la culture hellénique par Aristote. La Ligue de Corinthe, muselée par son arrivée, le nomma à vie et lui conféra le titre de "stratège des hellènes". Cela n'empêcha pas les Grecs de s'agiter à nouveau. Revenu à marche forcée, Alexandre se vengea sur Thèbes qui fut rasée; Athènes fit plaider sa cause par Phocion et fut épargnée.

Laissant la Grèce sous la surveillance d'Antipater, il s'embarque pour l'Asie avec une armée relativement peu nombreuse mais excellente: 32000 hommes en tout, dont 7000 Grecs et 12000 Macédoniens. Il était résolu à aller de l'avant, prodigieusement confiant, décidé à faire vite, malgré son manque à peu près total de ressources. Il comptait sur ses succès et « sur la guerre pour nourrir la guerre ». Le départ eut lieu d'Amphipolis, au printemps de 334. Le premier objectif d'Alexandre, dont la mémoire était pleine de réminiscences homériques, fut l'emplacement de Troie, où il sacrifia aux dieux sur les tombeaux d'Ajex et Achille. La première partie de son expédition n'était qu'un pèlerinage: c'est en grec que le roi macédonien venait soumettre l'Orient et lui apporter les bienfaits de la civilisation hellénique... Puis la conquête passa au premier plan. Marchant droit sur les ennemis commandés par Memnon le Rhodien, Alexandre les atteignit sur la rive méridionale du Granique. Le combat s'engagea à la tombée du jour. Alexandre, sans écouter les prudents conseils de ses généraux, se lança avec fougue sur les Perses. Après une furieuse mêlée, les Grecs forcèrent le passage (mai 334).

La route d'Asie Mineure s'ouvrait devant eux. Les satrapes, confiants en leur supériorité numérique, s'étaient obstinés à attendre Alexandre et à engager la bataille. Ils avaient tout lieu de regretter maintenant de ne pas avoir suivi l'avis de Memnon, qui conseillait de se dérober, de faire le vide et de porter la guerre en Grèce. Il était trop tard. Alexandre marqua avec éclat sa première victoire en envoyant à Athènes trois cents armures à suspendre avec cette inscription: "Alexandre, fils de Philippe, et les Hellènes, à l'exception des Lacédémoniens". L'abstention des Spartiates était difficilement pardonnée! Quant à Alexandre, il tenait à passer pour le "délégué" du monde grec en Orient... Bientôt tout le littoral d'Asie Mineure fut entre ses mains.

Partout la domination macédonienne remplaçait celle de la Perse.

Après avoir tranché d'un coup d'épée le Nœud gordien, ce qui lui présageait l'empire d'Asie, le roi descendit sur Tarse, tandis que Darius le cherchait en Cilicie. Alexandre, qui avait déjà franchi la frontière de Syrie, fit volte-face. Les adversaires se heurtèrent près d'Issos. Darius, vaincu, s'enfuit, abandonnant ses richesses et sa famille au vainqueur. Sans le poursuivre, Alexandre passa en Syrie, puis en Égypte, où il fut accueilli comme l'héritier des pharaons. La légende veut que l'oracle de Zeus Ammon l'ait glorifié du nom de fils de Zeus et lui ait révélé le secret de sa naissance divine. Plus confiant que jamais, il reprit la route du nord, résolu à en finir avec Darius.

Ce fut la plaine de Gaugamèle, proche des ruines de Ninive, qui vit la perte du Grand Roi à l'automne 331. Malgré la défaillance passagère d'une aile de l'armée, la victoire fut écrasante. Cette fois Alexandre se lança à la poursuite du roi de Perse qui, traqué, abandonna ses trésors au château d'Arbèles. Poursuite épique, au cours de laquelle Babylone, Suse, Parsa succombèrent. Quant à Darius, il fuyait toujours vers les portes Caspiennes. Il se crut sauvé en passant en Bactriane, mais le satrape Bessos le garda comme otage et l'assassina à l'approche des troupes macédoniennes lancées sur les talons du roi en une folle chevauchée. Telle fut la fin du Grand Roi, le plus puissant des souverains orientaux, brutalement dépossédé de son immense royaume et misérablement abandonné de tous.

L'empire perse et ses richesses fabuleuses tombèrent entre les mains du roi macédonien qui, se posant en héritier de Darius, fit exécuter Bessos, meurtrier de son prédécesseur. Cependant, contrairement aux désirs des nobles macédoniens qui ne songeaient plus qu'à rentrer chez eux pour jouir du butin ramassé, Alexandre ne pouvait plus désormais s'arrêter là; il lui fallait encore et toujours aller de l'avant. La pacification de l'Iran, pays rude, hostile, difficilement accessible, demanda près de deux ans et elle fut toute relative. Alexandre y fonda quelques colonies et marqua la limite orientale de son avance en créant une seconde Alexandrie, *Alexandria eschata* (Alexandrie l'ultime).

L'Inde, maintenant si proche, ne tarda pas à le hanter, et il résolut d'y conduire son armée. On gagna l'Indus, puis l'Hydaspe sans se heurter à l'hostilité des chefs locaux. Une fois passé l'Hydaspe, il fallut livrer un combat affreusement sanglant au roi Poros. Vaincu, le roi indien garda son royaume sous l'autorité d'Alexandre. Sans répit, l'on avançait, l'on avançait toujours... Voici que parvenus à l'Hyphase les soldats refusèrent d'aller plus loin et se révoltèrent. Alexandre irrité essaya, mais en vain, de briser leur résistance. Au bout de trois jours, il décida le retour, non sans avoir élevé des autels aux douze Olympiens sur la rive de l'Hyphase que le jeune conquérant avait si ardemment désiré franchir. Ces autels marquèrent l'ultime étape de la marche vers l'est (été 326).

En descendant le long des fleuves indiens, l'armée parvint à l'océan Indien, où fut fondée la station navale de Pattala. Puis les troupes se scindèrent: Néarque prit le commandement d'une flotte qui avait pour

mission de regagner le golfe Persique. Elle devait aboutir à Harmozie, après des souffrances comparables à celles que l'armée de terre éprouva dans la traversée du désert et qui firent fondre les effectifs. Ce fut enfin l'arrivée à Suse où furent célébrés par des fêtes magnifiques et le retour et le mariage de dix mille gréco-macédoniens avec des jeunes filles perses. De ville en ville, Alexandre parcourut alors son empire jusqu'à sa capitale Babylone. Il y tomba malade et, épuisé par la vie qu'il avait menée durant ces treize dernières années, il succomba à une crise de malaria, au bout de huit jours, le 13 juin 323. Il avait trente-trois ans.

Au point de vue numismatique, le rôle d'Alexandre fut capital. Outre un système monétaire simple et rationnel hérité en partie de son père Philippe, fondé sur deux éléments monétaires: statère et drachme avec leurs multiples et sous-multiples, il est le premier à injecter dans l'économie de son temps une énorme masse de numéraire en transformant les trésors stériles des rois perses en monnaies diffusées par ses soldats aux quatre coins du bassin méditerranéen. Et bon nombre de monnayages gaulois ont eu pour origine une imitation des monnaies macédoniennes.

Revenons à la monnaie qui nous occupe. À l'avant, une tête d'Athéna coiffée du casque corinthien, symbole parmi les symboles: n'est-ce pas la diète de Corinthe qui, mettant fin à l'indépendance des cités, consacra le pouvoir sans partage d'Alexandre après l'avoir reconnu à son père Philippe? Restent quatre éléments symboliques, qui ne sont pas là par hasard: les statères d'Alexandre, identiques par leur poids à ceux de son père Philippe, en diffèrent par les types du droit et du revers. Où Alexandre a-t-il emprunté les types de sa monnaie d'or, quelles sont les raisons qui l'ont inspiré dans l'adoption de ces emblèmes et quelle est leur véritable signification?

On sait qu'à Athènes les vainqueurs aux fêtes des Panathénées recevaient comme prix de leur adresse, de leur talent ou de leur force, des couronnes de feuilles d'olivier et des amphores remplies de l'huile fournie par les oliviers consacrés à la déesse Poliade.

Sur les amphores panathénaïques datées de l'archontat de Pythodélos, la première année de la 111^{ème} olympiade (336 av. J.C.), l'année-même de l'avènement d'Alexandre, on voit à côté de la figure d'Athéna Promachos une colonnette surmontée d'une Victoire ailée, vêtue d'une double tunique tenant de la main gauche la stylis. C'est la première fois que la Victoire apparaît dans les peintures des amphores panathénaïques; c'est aussi la première fois que la Victoire apparaît sur les monnaies macédoniennes.

L'identité de l'attribut de la déesse sur les amphores de 336 et sur les monnaies d'Alexandre permet d'affirmer qu'il y a une relation étroite entre le type de la nouvelle monnaie et celui qui est reproduit sur le vase contemporain. Cet attribut, la stylis, avait un double rôle: soutenir

l'aplustre, sorte de bouquet de planches légères et mobiles qui ornaient la poupe des navires et servait à suspendre le pavillon ou *toenia* du navire. La stylis symbolise le navire comme l'aplustre ou le gouvernail. Il est donc naturel de voir la victoire de l'amphore de 336 porter cet attribut, emblème de puissance maritime d'Athènes. C'était dans l'importance de sa flotte que résidait la force d'Athènes et, au début du règne d'Alexandre, Athènes avait dans son port plus de 350 vaisseaux de guerre, c'est-à-dire à elle seule presque autant que la Perse.

Mais pourquoi Alexandre place-t-il sur ses monnaies les types athéniens qui figurent aussi sur les amphores panathénaïques de l'année de son avènement alors qu'en Macédoine continuent d'être frappées des monnaies au même type que celles de son père Philippe? Les rapports d'Alexandre avec les Athéniens dès le début de son règne permettent de penser qu'il fut le principal héros des fêtes des Panathénées en 336.

Après le châtement terrible infligé par le jeune roi à la ville de Thèbes qui avait refusé de reconnaître l'hégémonie macédonienne, les Athéniens, saisis d'épouvante, avaient envoyé à Alexandre des ambassadeurs pour excuser leur tiédeur. Contrairement à leur attente, Alexandre leur fit bon accueil et conclut avec eux un traité d'amitié, leur donnant rendez-vous, pour le complément des négociations, à Corinthe où la diète panhellénique allait se réunir. Dans cette assemblée, Alexandre fut nommé stratège des Hellènes, avec des pouvoirs illimités pour faire la guerre aux Perses. Ce fut alors qu'on célébra à Athènes la fête des Panathénées. Le peuple athénien, pris d'un bel enthousiasme pour le jeune roi qui s'était montré si magnanime, décréta pour lui des honneurs plus grands que ceux qui avaient été accordés à son père deux ans auparavant. Une inscription de cette année, dans laquelle l'orateur Lycurgue rend compte de son administration, contient un passage où il est dit que « deux couronnes d'or » furent votées à Alexandre.

C'est de ces circonstances et de ces honneurs extraordinaires accordés au roi de Macédoine stratège des Hellènes qu'il faut rapprocher la création de la nouvelle monnaie d'Alexandre, et en particulier la tête d'Athéna coiffée d'un casque corinthien et la Victoire tenant une couronne et une stylis. À cette époque, grâce surtout à la sage administration de Lycurgue, Athènes était dans une ère de prospérité qui lui rappelait les jours de sa plus grande puissance. Les économies accumulées dans les années florissantes qui suivirent la bataille de Chéronée permirent enfin aux Athéniens de s'acquitter envers la déesse Poliade d'une dette d'honneur et de reconnaissance qu'ils avaient contractée au temps de la guerre du Péloponnèse. En 407 en effet, par suite de la détresse financière et des nécessités de la guerre, les Victoires en or qui ornaient le Parthénon et avaient été consacrées à Athéna furent fondues pour être converties en monnaie. Sur dix, deux seulement échappèrent au creuset. Mais on avait laissé les socles en place, pour témoigner de l'enlèvement des statues et rappeler aux Athéniens que,

selon leur engagement solennel, ils devaient remplacer les Victoires d'or dès que leurs ressources le leur permettraient. Une fois déjà, au commencement du IV^e siècle, l'occasion s'était offerte de réinstaller une Victoire d'or. Mais, jusqu'à l'avènement d'Alexandre, il resta toujours sept supports à remplir. Dans les fêtes des Panathénées qui eurent lieu en 336, le rétablissement des Victoires fut l'occasion de réjouissances extraordinaires, et il donna un éclat tout particulier aux jeux publics: les circonstances en effet étaient solennelles et émouvantes, puisque le dernier souvenir des malheurs de la patrie était effacé l'année même où l'on décrétait d'entreprendre la guerre nationale contre les Perses.

Voilà pourquoi une Victoire est peinte à côté d'Athéna sur les amphores panathénaïques de 336. Voilà pourquoi aussi sur les statères d'Alexandre dont la frappe est inaugurée cette année-là nous voyons figurer la même Victoire qui porte d'une main la stylis, emblème de la puissance maritime d'Athènes, et de l'autre la couronne qui rappelle celles qui furent offertes à Alexandre, et qui est en même temps gage des succès militaires futurs. Au congrès panhellénique de Corinthe, on ne s'était pas contenté de décréter la guerre contre les Perses sous l'hégémonie d'Alexandre, on avait aussi pris les mesures nécessaires pour équiper l'armée et se créer des ressources pécuniaires. Pour payer cette armée composée d'éléments arrivés de tout le monde hellénique, l'uniformité du système monétaire s'imposait comme une nécessité. De là la création de la monnaie d'Alexandre avec ses types nouveaux, son bon aloi, son système si simple et si commode. Suivant l'expression d'un historien, l'or d'Alexandre déclarait la guerre à l'or des Perses, avant que le futur conquérant eût mis le pied sur le sol de l'Asie.

Michel GOURILLON



Victoire tenant la stylis et l'aplustre
sur une amphore panathénaïque datée de l'archontat de Pythodèlos
(336 av. J.C.)

Monnaies d'Alexandre, de Sidon et d'Histiée



Monnaies d'Alexandre

Classe V.



1



2



3



4

Classe VI.



5



6



7



8

Classe VII.



9



10



11



12



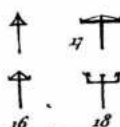
13



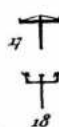
14



15



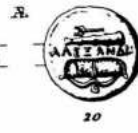
16



17



18



19